



© Fondation Gandur pour l'Art
Photographe : Vincent Girier-Dufournier

Trompe d'appel ou Putoka

Océanie, îles Marquises, fin du XVIII^e ou première moitié du XIX^e siècle
Coquillage (*Charonia Tritonis*), fibres de bourre de coco, cheveux, *tapa*, os.

L. : 47 cm

FGA-ETH-OC-0018

Devoir de diligence

L'objet a été rapporté par le contre-amiral Abel Aubert du Petit-Thouars de son expédition aux Îles Marquises en 1842. Il est resté dans la famille et a été transmis par héritage. Acquis à la Galerie Yann Ferrandin, Paris, le 18 juillet 2017.

Inédit.



Un objet poétique, venu du fond des mers : une trompe d'appel des îles Marquises

En développant une collection d'ethnologie, la Fondation Gandur pour l'Art a l'ambition de rassembler des objets en lien avec les pratiques rituelles d'Océanie et d'Amérique latine. Cette trompe d'appel en coquillage est l'objet idéal pour débiter cette collection.

Un Triton géant

Cette magnifique trompe d'appel est composée d'un Triton géant (*Charonia Tritonis*), appartenant à la grande famille des *Tritonidae*, qui regroupe des mollusques gastéropodes à longue coquille spiralée. Ce coquillage exotique, qui peuple les récifs coralliens et les fonds sablonneux des mers du sud (les mers indo-pacifiques et la Mer Rouge), se caractérise par son épaisse coquille à enroulement dextre¹ – une protection efficace contre les prédateurs. Les plus grands exemplaires de Tritons géants peuvent atteindre 50 centimètres de long.

Notre spécimen est donc particulièrement remarquable par sa taille (47 cm), qui le classe parmi les plus grands individus connus, par le raffinement de son système de suspension et par son état de conservation. Avec ses sept spires, séparées par des côtes spiralées bien marquées, son large dernier tour et ses marbrures brunes se découpant harmonieusement sur le fond crème du coquillage, c'est un exemplaire de toute beauté. Pour servir de trompette ou de cor, la partie latérale de l'apex, – la pointe du coquillage –, a été percée d'un trou qui n'est pas visible sur la photographie. Le coquillage a ensuite été pourvu de lanières de suspension faites de minces cordelettes parallèles en *nape*. Ce fin tressage, artisanat spécifiquement polynésien, est réalisé à partir de fibres de coco. La dragonne, qui permet de tenir l'objet à la main, est composée de lanières en *tapa* (écorce battue) et en cheveux. Petite merveille de sculpture miniaturiste, un bouton en os, perforé dans sa longueur, rassemble les cordelettes de la dragonne et la bloque. C'est un *ivi po'o*, sculpté dans une phalange d'ancêtre vénéré. Cette tête humaine aux grands yeux et à la bouche grimaçante, pourvue de bras repliés, posés sur un ventre rebondi, représente un *tiki*, ancêtre divinisé. On attachait ces *ivi po'o* à la chevelure, aux tambours et trompes d'appel, aux éventails², aux frondes³ ou encore à certains

¹ L'enroulement se fait dans le sens des aiguilles d'une montre quand on regarde le coquillage depuis le sommet.

² British Museum, inv. OC 1969 ou Metropolitan Museum, inv. 1979.206.1757.



réciipients. Ils sont caractéristiques des productions des îles Marquises. Amulettes polynésiennes, ils confèrent la protection de l'ancêtre divinisé à celui qui le porte.

On soulignera qu'avec son *tiki* en os, ses cheveux, son coquillage, les fibres végétales, cette trompe d'appel réunit symboliquement des éléments des trois mondes (humain, animal et végétal), association que l'on rencontre dans plusieurs artefacts polynésiens, et notamment marquisiens.

Un objet emblématique des îles Marquises

Cet objet nous vient tout droit des îles Marquises. Ceci n'est bien sûr qu'une façon de parler, puisqu'il a été rapporté d'expédition par Abel Aubert du Petit-Thouars (1793-1864, dit Dupetit-Thouars), navigateur français et commandant des forces navales d'Océanie. Au cours d'un tour du monde qu'il réalise entre 1836 et 1839 sur la frégate *La Vénus*, il séjourne, en 1838, aux Marquises. Mandaté par le roi de France pour occuper ces îles, il y retourne en 1841 sur la frégate *La Reine Blanche* et en prend possession au nom du gouvernement français dès le mois d'avril 1842⁴. C'est là qu'il acquiert cette trompe d'appel, ramenée en France à son retour en 1846. Cet objet date donc probablement de la fin du XVIII^e ou du début du XIX^e siècle. L'objet est resté dans la famille, jusqu'à sa récente vente en galerie, où nous l'avons acquis.

Dans la culture pré-européenne des Marquises, – à la différence de ce qui se passe dans d'autres îles de Mélanésie et de Polynésie –, les coquillages n'avaient pas le statut de monnaie⁵. Ils occupaient en revanche une place importante à la fois dans l'alimentation, l'outillage et la parure⁶. Quant au grand Triton que sa taille auréolait de prestige, il était très recherché. Légendes locales et anthroponymie témoignent des honneurs dont il jouissait chez les Marquisiens⁷.

Le coquillage en question est certes utilisé pour produire des sons, mais c'est aussi, ainsi présenté – avec ses lanières sa dragonne et son *ivi po'o* –, un objet de prestige⁸. Ce n'est toutefois pas un objet rare : le British Museum en conserve de nombreux exemplaires, provenant de toute l'Océanie. André

³ British Museum, entre autres inv. OC 1980, Q. 1041.

⁴ PRIGENT, *Dupetit-Thouars*, p. 22-23.

⁵ LAVONDÈS, RICHARD, SALVAT, « Noms vernaculaires », p. 125.

⁶ LAVONDÈS, RICHARD, SALVAT, « Noms vernaculaires », p. 121-128.

⁷ LAVONDÈS, RICHARD, SALVAT, « Noms vernaculaires », p. 125. Aux Marquises, la légende voulait qu'un pêcheur qui découvrait un petit Triton le plaçât dans un petit enclos de pierres pour montrer qu'il en était le propriétaire mais aussi pour laisser grandir l'animal. Par ailleurs, plusieurs anthroponymes intègrent des éléments du nom de ce coquillage.

⁸ HANDY, *The Native Culture*, p. 312.



Breton en possédait un, aujourd'hui dans les collections du Centre Pompidou⁹. Le musée du Quai Branly, celui de Cherbourg et celui de Rochefort-sur-Mer en ont d'autres¹⁰. Les quatre derniers ont été recueillis aux Marquises à la même époque que le nôtre. Du point de vue esthétique, l'exemplaire qui en est le plus proche – quoique plus petit – est une cinquième conque rapportée par Jean des Cars, cette fois encore des îles Marquises¹¹. Beaucoup de ces objets, probablement échangés contre des armes occidentales ou des outils en fer et ramenés à la fin des années 1840 par des officiers de marine français, ont fait, ou font toujours partie de collections privées¹².

Usages de la trompe d'appel en Océanie et ailleurs

La forme de ces coquillages les destine tout naturellement à un usage « musical » : déjà les Anciens du monde classique faisaient de ces coquillages exotiques, qui leur venaient de la Mer Rouge, les attributs d'êtres marins divins, Tritons et autres Néréides. C'est le même rêve que poursuivaient probablement déjà les Crétois de l'Âge du Bronze, en sculptant un triton en pierre, dont la fonction est peut-être celle d'une corne, à moins qu'il ne s'agisse d'un rhyton¹³. En Océanie, la conque d'appel joue un rôle d'instrument de communication entre les hommes, pour annoncer, d'île en île, les grands événements : en effet, à la différence du reste du monde, la mer y est perçue non comme un élément de séparation, mais comme un espace de communication et un lien entre les nombreuses terres¹⁴.

Jacques Brel nous rappelle que « gémir n'est pas de mise aux Marquises », ... Gémir, peut-être pas, mais souffler, appeler, claironner, corner l'est donc davantage. On y connaît deux types de trompes d'appel : en bois (*Mi'o*) et en coquillage (*Putoka* ou *Putono*), type auquel appartient notre objet. Elles peuvent être portées en bandoulière, ainsi qu'un dessin de Johann Moritz Rugendas¹⁵, ou à la main,

⁹ Paris, Centre Pompidou, AM 2003-3(123), inv. Dation_123.

¹⁰ Cherbourg, inv. 3247, 842, rapportée par le Commandant Jouan, entre 1886 et 1890, provenant aussi des Marquises : LAVONDÈS, « Collections polynésiennes », p. 193 ; Musée de Rochefort-sur-Mer, inv. E 22-177, rapportée des Marquises entre 1840 et 1847 par Pierre-Adolphe Lesson. Cf. la lettre de Christophe-Anne Philibert de Fontanès, du 16 août 1842 : PRIGENT, *Dupetit-Thouars*, p. 192-193.

¹¹ SCHOFFEL et DE FABRY, *Objets témoins d'expéditions*, p. 22.

¹² Comme l'ont montré GARNIER et LAVONDÈS, « Une collection privée », p. 199-214 (à propos d'autres objets des îles Marquises ramenés par l'enseigne de vaisseau Martial Peschleloche).

¹³ BAURAIN, DARQUE, « Un triton en pierre », p. 3-73. Daté du Minoen Récent I.

¹⁴ OTTINO, *Environnement, occupation du sol*, p. 47-48.

¹⁵ SCHOFFEL et DE FABRY, *Objets témoins d'expéditions*, p. 55.



comme sur une photo de Harold A. Markham, prise aux îles Salomon vers 1910 (*fig. 1*)¹⁶. Dans ce cas, le coquillage utilisé n'est pas un grand Triton, mais un Strombe ou Lambis (famille des *Strombidae*), coquillage dont la forme permet un usage similaire. On y voit des hommes et de jeunes garçons prenant part à une cérémonie se déroulant sur une plage. On remarquera que sur cette photo, seuls les hommes en sont munis, probablement parce que l'usage de cette trompe requiert un certain souffle. Ces conques font partie de l'attirail des guerriers, lors des hostilités¹⁷. On les utilise aussi dans les contextes de fêtes, lorsqu'il s'agit d'exhiber la bravoure des hommes d'une tribu¹⁸.

Quant au bruit qu'elles produisent, il sonne, aux sensibles oreilles d'un Occidental, comme « farouche »¹⁹, « rauque et sauvage »²⁰. Mais finalement, peu importe, au regard de sa capacité à nous faire rêver...

Dr Isabelle Tassignon
Conservatrice de la collection Ethnologie
Fondation Gandur pour l'Art, décembre 2017

Bibliographie

BAURAIN, Claude, DARQUE, Pascal, « Un triton en pierre à Malia », *Bulletin de Correspondance Hellénique*, 107 (1983), p. 3-73.

GARNIER, Henri, LAVONDÈS, Anne, « Une collection privée : Objets des îles Marquises et documents », *Journal de la Société des Océanistes*, 40 (1984), p. 199-214.

HANDY, Edward Smith Craighill, *The Native Culture in the Marquesas*, Honolulu, 1923.

LAVONDÈS, Anne, « Collections polynésiennes du Musée d'histoire naturelle de Cherbourg », *Journal de la Société des Océanistes*, 32 (1976), p. 185-205.

LAVONDÈS, Henri, RICHARD, Georges, SALVAT, Bernard, « Noms vernaculaires et usages traditionnels de quelques coquillages des Marquises », *Journal de la Société des Océanistes*, 29 (1973), p. 121-137.

¹⁶ British Museum, inv. Oc, B90.17, AN412484001.

¹⁷ RADIGUET, *Les derniers sauvages*, p. 139 : « chacun revêt alors le costume des grands jours ; et le bruit des conques, des tam-tams, les rugissements sortis de toutes les poitrines fatiguent jour et nuit les échos ».

¹⁸ RADIGUET, *Les derniers sauvages*, p. 175 : « Après les chanteuses, c'était le tour des musiciens. Véritables tritons, ils soufflaient à pleins poumons dans leur conque marine, battaient la peau de requin des tambours, choquaient leurs baguettes au son de cristal ».

¹⁹ RADIGUET, *Les derniers sauvages*, p. 168.

²⁰ RADIGUET, *Les derniers sauvages*, p. 171.



OTTINO, Pierre, *Environnement, occupation du sol et appréhension de l'espace aux îles Marquises, Taiohae*, 2006 (consultable en ligne : http://horizon.documentation.ird.fr/exl-doc/pleins_textes/divers17-06/010039763.pdf).

PRIGENT, Christiane, *Dupetit-Thouars : sur les traces du contre-amiral Abel Dupetit-Thouars, les îles Marquises en 1842, relation écrite par Christophe Anne Philibert de Fontanès, officier de marine*, Paris, 2010.

SCHOFFEL, Judith, DE FABRY, Christophe, *Objets témoins d'expéditions au temps de la marine à voile. Six objets de Polynésie de Jean des Cars (1821-1860)*, Paris, 2016.

RADIGUET, Max, *Les derniers sauvages, la vie et les mœurs aux îles Marquises (1842 à 1859)*, Paris, 1882, réédition, Paris, La Découverte, 2014.



Fig. 1

© Trustees of the British Museum.
Photographe : Harold A. Markham